

## Dernière

# Je n'en veux pas à ma mère de m'avoir abandonnée

« Née sous X », Frédérique Banville consacre une partie de sa vie à rechercher sa mère biologique. À 40 ans, elle a enfin su qui était cette femme, qui venait de mourir, et découvert l'existence de son frère aîné. « Quand on a les réponses, ça va mieux », dit-elle aujourd'hui. « Je peux enfin parler de tout ça sans pleurer », explique Frédérique Banville.

« Je suis née le 22 novembre 1964, à Strasbourg, de père et de mère inconnus. Je suis une enfant « née sous X ». Ce signe qui enlève tout lien entre la mère et l'enfant. J'ai passé trois mois en pouponnière avant d'être adoptée. Mes parents me l'ont dit très tôt. J'ai eu une enfance heureuse. C'est à l'adolescence, à l'âge où l'on cherche à s'identifier à sa mère, que les questions sont venues. Qui était-elle ? Pourquoi m'avait-elle abandonné ? De quoi étais-je coupable à ses yeux ? Qu'avait-elle ressenti lors de cet abandon ? J'avais envie d'en parler, mais le sujet était devenu tabou. Je ne voulais pas embêter mes parents avec cela. Jeune, je n'ai pas beaucoup pu exprimer mes sentiments. Pourtant, il est terriblement difficile de se construire avec ce trou noir, ce manque. Quand j'ai connu mon mari, j'ai entamé mes recherches sur mes origines. J'avais 30 ans. Je ne pouvais aller de l'avant sans cela. C'était la quête de ma vie. Mes parents adoptifs ont eu du mal à le comprendre : « Mais pourquoi ? Tu n'es pas bien comme ça ? » Je penserai toujours à ce fonctionnaire du conseil général du Bas-Rhin qui a tracé un gros trait noir sur le nom et le prénom de ma mère. C'était la loi. Un enfant né sous X n'a aucun droit. Le secret doit être respecté. Je ne savais d'elle que le nom de son

entreprise et le fait qu'elle avait un garçon de 2 ans. Alors j'ai engagé un détective. Il a enquêté et, un jour, il m'a fait venir. Il pensait l'avoir trouvée. J'étais totalement paniquée avant de me retrouver face à face avec une femme qui, finalement, n'était pas ma mère. J'étais anéantie. Sa mort avait levé le secret. La solution est venue du Conseil national pour l'accès aux origines personnelles (Cnaop) créé en 2002. On m'a contactée régulièrement, soutenue. Jusqu'à ce que l'on m'annonce enfin l'identité de ma mère en même temps que son décès, quatre mois plus tôt. Sa mort avait levé le secret. J'avais 40 ans. J'avais aussi le prénom de mon frère aîné, Alain. Il représentait le seul moyen d'obtenir des réponses à mes questions. J'ai pris l'annuaire téléphonique. Coup de chance, il n'avait pas quitté le département. Je l'ai appelé. Tout concordait. Au début, il a cru à un canular. Parlé de pratiquer des tests ADN « pour être sûr ». Et puis il m'a envoyé une photo de ma mère. J'ai mis plusieurs jours avant de pouvoir ouvrir l'enveloppe et enfin voir son visage. On me dit que je lui ressemble. Trois mois après, j'ai décidé d'aller voir mon frère. Je ne me rendais pas compte que pour lui, c'était un véritable bouleversement dans sa vie. Il était encore en deuil de notre mère et se découvrait une soeur. Je lui ai appris que ma mère nous a eus avec un homme dont nous ne savons rien. Ses ressources ne lui permettaient pas de nous garder. Elle a confié mon frère à notre grand-mère. Et moi, elle m'a abandonnée. Quand elle s'est mariée, un an après, elle aurait cherché à me retrouver. C'était trop tard. Mais moi, ça m'a rassuré de savoir cela. C'est un réconfort de

savoir que quelque part, elle m'aimait. Mon frère a mis trois ans à digérer tout cela avant de me recontacter. Un médecin lui avait dit qu'« il y avait peut-être une belle histoire à vivre avec moi ». On ne peut pas rattraper le temps perdu. Mais nous construisons notre relation. On passe les fêtes, les vacances ensemble. Ça me fait du bien, je suis sereine. Je peux enfin parler de tout ça sans pleurer. Mon frère m'a donné un album photo de ma mère. M'a montré des vidéos d'elle. Une femme réservée, souvent seule dans son coin. « Comme si quelque chose la rongait », pensait-il. Découvrir mon existence lui a donné des réponses. Quelques membres de la famille étaient au courant, mais ce lourd secret a été bien gardé. Les deux enfants qu'elle a eus après moi n'en n'ont jamais rien su. Je n'en veux pas à ma mère de m'avoir abandonnée. Elle, elle s'en est voulu toute sa vie. Elle a fait le choix de me laisser une chance d'être élevée dans de bonnes conditions. Ce qui m'a manqué, c'est une photo, une lettre, une explication. Quand on a les réponses, ça va mieux. Un enfant a besoin de ses racines pour se construire. Les femmes qui font ce choix devraient laisser quelque chose et les soignants les y inciter. » **Ma vie sans elle**, par Frédérique Banville, aux éditions La Bruyère 68 pages, 11 €.